

cette manière sur un arpent ou deux, autant de fumier qu'il en faudrait pour engraisser à la surface dix arpens ou plus, tandis que ces dix arpens n'avaient pas moins besoin d'engrais que le morceau qui en avait été surchargé. Le fumier est à peu près perdu de cette manière sur un grand nombre de fermes. Il perd pendant qu'il est dans la basse-cour une grande partie de ses propriétés précieuses, et il est ensuite porté dans le champ, pour y être exposé, en tonnées ou petits tas, à l'ardeur du soleil, dans la saison la plus chaude et la plus sèche de l'année. Il perd ainsi les trois quarts de sa valeur, avant d'être employé pour la production des récoltes. La terre qui a été ainsi laissée en pacage est généralement labourée une fois, l'automne, pour être ensemencée, le printemps suivant, de blé, de pois, d'avoine, etc. Le labour peut être exécuté de manière à retourner le sol, mais il l'est rarement d'après les bonnes règles, en ce qui regarde la largeur et l'épaisseur de la tranche, et à la proportion qu'elles doivent avoir entre elles. Les planches ne sont pas droites ni les raies bien finies et nettes pour l'écoulement de l'eau. Le fond des raies devrait toujours être plus bas que le sol labouré des planches, afin que l'eau s'écoule de ces dernières, et qu'elle ne reste pas stagnante sous les tranches dont elles sont formées. En faisant passer deux fois la charrue dans chaque raie, elles peuvent égoutter complètement les planches, pourvu qu'on leur donne des issues convenables. Le manque d'attention à ces choses est un grand défaut dans le labourage canadien, qui fait que les terres sont saturées d'humidité, le printemps, au temps des semailles. Il serait remédié à ce défaut, et à d'autres encore, si les cultivateurs prenaient le temps de bien faire les travaux. Celui dont nous parlons n'est pas d'un caractère douteux; il paraîtra manifeste à quiconque examinera des terres labourées. Si le fond des raies n'est pas dé-

cidément plus bas que la face inférieure des tranches qui forment les planches, l'eau ne pourra s'écouler de celles-ci, mais demeurera dans les tranches, au grand dommage du sol et du grain qui y sera semé. Nous avons qu'on recueille souvent de bonnes récoltes, en suivant ce mauvais système, mais c'est seulement dans un sol qui est de la meilleure qualité, et qui donnerait de meilleures récoltes encore, s'il était mieux cultivé. Une rotation régulière des récoltes, si nécessaire dans la bonne économie rurale, est chose à peu près inconnue. On laisse reposer la terre une année, et on l'ensemence l'année suivante, sans autre préparation qu'un labour et un hersage sur la semence, au printemps. Si ce système était pratiqué dans les Îles Britanniques, on n'y produirait pas des récoltes d'un cinquième de la valeur de celles qu'on y produit, sous un meilleur système d'économie agricole. Il y en a qui peuvent croire que des systèmes perfectionnés d'agriculture ne conviendraient pas en Canada, mais il n'y a pas à douter que notre système n'ait besoin d'améliorations qui peuvent y être introduites avec avantage pour les cultivateurs et pour le pays en général.

9. Sarcelage des moissons, etc.

Nous répondons à cette question, que le sarcelage des moissons est fort négligé généralement, et que les mauvaises herbes prédominent détrimentalement, en conséquence de la défectuosité de la culture, du manque d'attention à la rotation des récoltes, de la petite proportion des récoltes vertes, et du peu de guérêt d'être fait pour nettoyer le sol convenablement. Les chardons, les panais sauvages, l'armoïse, les pois sauvages, la folle-avoine, la moutarde sauvage et la marguerite des prés, sont du nombre des mauvaises herbes les plus communes, mais il y en a encore d'autres qui ne sont guère moins nuisibles. Le chiendent est une mauvaise herbe très commune, et à peine fait-on quelque effort pour l'extirper : conséquemment,